

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

SÉANCE DU MERCREDI 6 DÉCEMBRE 2000

présidée par M. Pierre SCHENDGERFFER

Vice-président de l'Académie*

M. Henri VERNEUIL, élu le 29 mars 2000, dans la section des Créations artistiques dans le Cinéma et l'Audiovisuel au fauteuil précédemment occupé par Yves BRAYER est installé sous la coupole par M. Arnaud d'HAUTERIVES, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Mes chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,
Cher Henri Verneuil,

Si vous vous définissez vous-même comme un conteur oriental, et rien d'autre insistez-vous, je pense, quant à moi, qu'il y a là plus qu'une sorte d'atavisme culturel car votre vie, à elle seule, est un véritable conte : fait de drames certes, mais aussi de tant de bonheurs que de votre propre aveu, si c'était à refaire, vous n'en changeriez pas une ligne.

Mais voilà, n'est pas conteur qui veut. Quel ne fut donc pas mon trouble à la lecture d'une de vos fracassantes déclarations : *"Si je n'ai rien à raconter, je me tais. Les tintins de la métaphysique ou de la sociologie qui pensent changer la face du monde avec le film qu'ils ont fait, où déjà vous avez la moitié de la salle qui ronfle, c'est pas mon truc, c'est pas moi"*.

Comprenez bien que je n'avais aucun souci pour votre intervention - il semble, pour notre plaisir à tous, que vous ayez toujours quelque chose à raconter - et j'avais pour ma part, beaucoup à dire,

* en l'absence de M. Marius CONSTANT, Président

peut-être beaucoup trop. Mais à vous lire, il me faut néanmoins espérer l'indulgence des parents et amis qui vous entourent aujourd'hui et conserver l'espoir secret de ne pas faire ronfler la moitié de la salle.

*
* *

Le 15 octobre 1920, à Rodosto en Turquie, naissait celui qui n'était encore que le petit Achod Malakian. Le génocide arménien de 1915-1916 pousse la famille, enfin ce qu'il en reste, à fuir son pays. En 1924, elle débarque sur le quai de La Joliette à Marseille que vous reconstituerez à l'identique pour votre *Mayrig*, tant ce souvenir reste fort.

Pourquoi choisir la France ? Votre réponse, cher Monsieur, mérite notre respect. Certes, à l'issue de la Première Guerre mondiale, le travail n'y manquait pas, mais vous nous rappelez que tous les Arméniens parlaient alors le français, que toute la culture arménienne s'inspirait, depuis plusieurs siècles, de la culture française. Il s'agissait, je vous cite, *"d'un choix du cœur"* : *"Personne n'aurait pensé aller ailleurs"*, ajoutez-vous avec malice en évoquant Kazan, parti au Etats-Unis. Soyez assuré, Monsieur que *"ce choix du cœur"* va droit au nôtre.

C'est donc la France, mais c'est aussi Marseille. Carrefour de la Méditerranée, ville cosmopolite par excellence, où de tous temps se sont harmonieusement mêlés les différences et les parfums de l'Orient et de l'Occident, vous accueille comme seule sait le faire la cité phocéenne : on est Marseillais - quelles que soient sa race, sa culture, sa religion, et quelque soit l'accent - ou on ne l'est pas !

Mais la vie n'est pas facile pour la famille Malakian ! Cinq personnes dans une modeste chambre - où tous les espoirs reposent sur le fils - mais une famille unie, certes peu fortunée et aux joies simples, telle la confection collective du Baklava ! De cette époque, vous dites vous souvenir de votre père repassant inlassablement les chemises des clients et de vos deux tantes et de votre mère - votre trinité de mères ainsi que vous les nommez si affectueusement - dont vous ne voyiez que le sommet du crâne, penchées qu'elles étaient sur leurs travaux d'aiguille.

Puis vous avez 13 ans et j'aime penser que, pour la première fois, vous rencontrez l'amour !

Ce sera le bon, celui d'une vie !

Au sortir de l'école, avec votre ami Manuel, vous passez devant le Rialto où l'on donne *La Reine Christine*. Sur l'immense affiche, une seule ligne attire votre regard : "*Produit et réalisé par Rouben Mamoulian*". "*C'est la tribu !*" vous exclamez-vous ! Votre camarade, qui l'a déjà vu huit fois, vous propose de l'accompagner à la projection. Vous vous excusez de n'avoir malheureusement pas les 14 francs nécessaires pour accéder au poulailler, qu'à cela ne tienne, il va vous montrer la combine : on prend la petite rue, on gravit l'échelle en fer, on ouvre une porte, on redescend une autre échelle et vous voici dans un petit cagibi à l'arrière du haut-parleur ; là se trouve une porte qu'il suffit de franchir dès la séance commencée ! Hélas, la combine est éventée et la porte fermée ; vous n'aurez droit qu'au ronflement du haut-parleur, les sons étant inaudibles à cet endroit, mais votre ami vous récitera toutes les répliques de Greta Garbo.

Pour vous, c'est le choc, le délice !

A tel point que, de retour à la maison, vous déclarez : "*Je ferai du cinéma !*".

Là, a lieu un autre choc, beaucoup moins enthousiaste : c'est le drame, la consternation.

Vous rendant compte de la bévue et apercevant la Une du Petit Marseillais qui proclamait "*L'Amiral d'Argenlieu, Ingénieur mécanicien de la Marine militaire, Ingénieur des Arts et Métiers, vient d'être nommé Ministre de la Marine*", vous prétendez avoir fait une blague et déclarez tout de go, lisant sans doute du coin de l'œil, vouloir devenir Ingénieur des Arts et Métiers. Votre famille n'en revient pas et vous non plus sans doute !

Pourtant vous le deviendrez ! Nul en maths dites-vous, reçu 59ème sur 60 lauréats, mais sur 200 à 300 candidats, vous êtes néanmoins diplômé de l'Ecole nationale des Arts et Métiers d'Aix-en-Provence en 1943. Et, comme si c'était encore là un des bonheurs de votre existence, vous revendiquez avec fierté, ou avec un certain soulagement malicieux, n'avoir jamais rien construit.

*
* *

Ingénieur peu convaincu donc, votre talent de conteur vous pousse naturellement vers le journalisme et la radio, de 1944 à 1946, où vous choisirez votre nom de plume et bientôt de réalisateur.

Rédacteur en chef du magazine *Horizon*, grand reporter et critique cinématographique, vous fréquentez avec assiduité les plateaux de tournage des plus grands réalisateurs du moment, Julien Duvivier, Christian-Jacque ou encore Marcel Carné, "pour mieux regarder comment ils travaillaient" confiez-vous.

Pas étonnant donc, qu'un jour, la question fort embarrassante vous soit posée : "Vous êtes sûr que c'est du journalisme que vous faites... vous n'auriez pas quelques envies de faire du cinéma ?".

*
* *

L'envie était bien entendu là, ancrée en vous depuis vos treize ans et votre déclaration intempestive.

Vous ne tarderez pas à la réaliser, le mot ne saurait mieux convenir.

Escale au Soleil sera le premier des vingt-deux courts-métrages que vous réaliserez de 1947 à 1950. Pour cette histoire de Provence, vous allez voir Fernandel qui accepte avec enthousiasme.

Vous souriez volontiers aujourd'hui à l'évocation de la grandiloquence de votre épilogue. Mais, après tout, pourquoi pas ? King Vidor vous rassurera à ce propos en vous confiant, quelques années plus tard à Hollywood, que l'important est, quoi que l'on fasse, de le faire à fond, jusqu'au bout !

*
* *

C'est grâce à l'amitié de Fernandel qu'en 1950, vous tournez votre premier grand film, *La Table aux Crevés* d'après Marcel Aymé. Vous choisissez vos acteurs, mais vous savez aussi choisir vos sources d'inspiration !

Simenon, Kessel, James Hadley Chase, Antoine Blondin, Faherty, David Goodis, Félicien Marceau, Robert Merle, Pierre Siniac, sans doute en ai-je oublié, mais excusez du peu !

Des trente-cinq films que vous avez réalisés, Pierre Tchernia dira, "ce n'est pas une liste, c'est un palmarès". Permettez-moi d'en citer quelques-uns : *Le Fruit défendu*, *Le Mouton à Cinq Pattes*, *Des Gens sans Importance*, *Maxime*, *La Vache et le Prisonnier*, *Le Président*, *Un Singe en Hiver*, *Mélie en sous-sol*, *Cent mille dollars au Soleil*, *Week-end à Zuydcoote*, *La 25ème Heure*, *La Bataille de San Sebastian*, *Le Clan des Siciliens*, *Le Casse*, *Peur sur la Ville*, *I comme Icare*, *Mille milliards de Dollars*, *Les Morfalous et enfnt Mayrig*, suivi de 588, rue Paradis.

Quitte à contrarier celui que beaucoup appelle Monsieur Cinéma, j'ose dire que c'est bien plus qu'un palmarès. Cher Henri Verneuil, votre œuvre fait partie intégrante de notre patrimoine !

*
* *

Chez vous, Monsieur, nous l'avons compris, pas de tintins, pas de métaphysique, pas de sociologie ! La vie est avant tout question d'amitiés.

Oserais-je dire que votre premier ami est le public ? "S'il faut faire de l'argent, on ne fait pas de cinéma" dites-vous. Derrière le grand et talentueux Verneuil, demeure le petit Achod Malakian de *La Reine Christine*, dans son cagibi, privé d'image et avec un son distordu. Pour vous, "un metteur en scène ne se préfère pas". Déclaration lourde de sous-entendus, comme si le jeune Achod avait tout expliqué à Henri.

Mais le public vous rend bien cette complicité : entre trois et cinq millions d'entrées en France pour *Le Clan des Siciliens*, *Le Casse*, *Mélie en Sous-Sol* ou encore *Peur sur la Ville*.

Que dire de *La Vache et le Prisonnier*, dernier film que vous réaliserez avec Fernandel, qui connaîtra un immense succès populaire dont vous êtes le premier surpris. Et lorsque, le soir de la première, le 14 décembre 1959, Fernandel arrive sur scène en compagnie de Marguerite et qu'il déclare : "pour ceux qui se poserait la question,

elle c'est la vache, moi je suis le prisonnier", c'est une véritable "standing ovation" qui salue et l'acteur et le film, et donc vous-même, Monsieur.

Un dernier mot sur Fernandel et sur la formidable amitié qui vous unissait, si vous le permettez. Vous le savez souffrant et allez lui rendre visite avant de vous envoler pour la Grèce où se déroule l'action de votre prochain film. "Fernand, j'ai quelque chose à te dire". "Je sais ce que tu vas me dire" vous répond-il, conscient que son jeu ne correspondait plus à l'époque, "mais j'aimerais bien qu'on en fasse encore un autre". C'est sans doute le plus beau contrat qui vous ait jamais été proposé. Hélas, à peine débarqué à Athènes, on vous remet le télégramme vous apprenant sa disparition.

Nouvelle rencontre, nouvelle amitié. En 1955, vous réalisez *Des Gens sans importance* avec Françoise Arnoul et Jean Gabin. Vous tournerez quatre autres films avec ce monstre sacré du cinéma français, "le Vieux" comme l'appelait derrière son dos l'ensemble de la profession, hormis Delon qui l'appelait "Patron" - et Gabin adorait ça, nous rapportez-vous -.

Avec un tel personnage, on imagine aisément que les anecdotes, ces petites histoires qui font les grands contes, sont légions ; ainsi le duo-duel Gabin-Belmondo pour *Un Singe en Hiver* où le jeune acteur refusait de "servir la soupe au Vieux" et où Gabin vous confie à propos de son partenaire : "Tu vois Verneuil, lui c'est moi à vingt ans". Ou encore, Alain Delon qui, voulant à tout prix jouer dans *Mélodie en Sous-Sol*, se contente pour tout cachet des droits de diffusion au Japon ! Le film fait un tabac, y compris au Japon...

Enfin, Monsieur, il n'est pas possible de parler de vos films, et encore moins d'amitié, sans évoquer Michel Audiard. Vos deux noms nous semblent indissociables tant ses dialogues, ciselés comme des bijoux, correspondent parfaitement aux images que vous nous offrez.



Mélodie en Sous-Sol, récompensé du Golden Globe de la Critique américaine pour le meilleur film étranger et du Mystery Writer Award vous ouvre les portes d'une carrière internationale.

Vous partez donc pour Hollywood où Carlo Ponti vous propose de prendre en main une superproduction. Ce sera *La 25ème Heure*, suivi de *La Bataille de San Sebastian*. Les yeux d'Achod Malakian brillent d'excitation en voyant le lion de la Metro Goldwyn Mayer "ouvrir" les films d'Henri Verneuil.

Mais, fidèle à votre patrie d'adoption et fort de cette expérience enrichissante - là encore, on peut penser que vous avez été voir "comment ils travaillaient" - , vous rentrez en France où vous ne produirez plus dès lors que des films aux budgets importants, aux affiches prestigieuses et aux sujets de plus en plus ambitieux.

Vous êtes l'un des rares cinéastes français qui peut s'enorgueillir d'avoir dirigé des acteurs de la carrure de Fernandel, Gabin, Belmondo, Delon et Ventura, mais aussi des stars internationales comme Henry Fonda, Yul Brynner, Charles Bronson, Anthony Quinn ou Dirk Bogarde.

Le Mouton à Cinq Pattes sera récompensé de l'Oscar du meilleur film étranger et, pour l'ensemble de votre œuvre, vous recevrez, en 1992, le Grand Prix de l'Académie française et, en 1996, un César d'Honneur.

*
* *

Cher Henri Verneuil, en cinquante années de carrière, vous avez su nous faire rire, nous faire pleurer, nous faire frémir, nous donner de l'espoir et de la joie...

Il me faut cependant dire deux mots sur vos méthodes de travail.

Vous avez la réputation d'être un réalisateur pointilleux. La journée terminée, vous passez la nuit à préparer les scènes du lendemain. Pourtant le découpage est parfait, taillé au rasoir, chacun le sait. Mais si vous déclarez à qui veut l'entendre que le rapport met-



teur en scène-acteurs est un rapport de force, vous n'ignorez pas que l'autorité naît de la justesse de l'ordre. Ainsi, vous aimez à citer cette réplique de Raoul Walsh à Anthony Quinn qui lui demandait ses instructions pour une scène où il n'avait pas une seule réplique : " Tu sens l'ail !". Première prise, l'acteur entre en scène, "sentant l'ail" avec le talent qu'on lui connaît : ce sera la bonne ! Telle est votre conception de la direction d'acteurs.

Cette exigence, vous trouvez un moyen habile pour la justifier : "J'ai eu la chance de commencer avec Fernandel ! Soit je faisais MON film, soit il faisait le sien !".

*
* *

L'histoire de votre vie, vous nous l'avez racontée en 1991, bien mieux que je ne saurai le faire, dans votre *Mayrig* et *588, rue Paradis*.

Depuis plus rien ! Vous laissez volontiers entendre qu'avec ces deux films, vous avez en quelque sorte "bouclé la boucle" et que vous voyez là une manière des plus satisfaisantes de mettre un terme à une carrière qui vous a donné "tous les plaisirs du cinéma".

Pourtant, je sais que, depuis bientôt deux ans, repose sur un coin de votre bureau un scénario qui n'a pas fini à la corbeille comme beaucoup d'autres projets que votre exigence condamne sans appel. Il est là, il vous nargue, il vous tente, il vous attend.

Mesdames et Messieurs, je peux même vous en confier le début : "Le dernier jour de la vie de Cécile commença comme n'importe quel autre jour". Nous voulons connaître la suite !

Cher Henri Verneuil, cette "Cécile" et VOTRE public vous implore de commander une nouvelle fois l'ACTION !